
DIDIER VERT
MANON
ROMAN

Didier Vert

Manon

© Didier Vert, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1190-3

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Sylvie n’est pas ma mère biologique. Je la surnomme Mam. Elle est mariée à Jean-Pierre que j’appelle Pap.

Abandonnée dès ma naissance en 1982, j’ai été placée chez eux en famille d’accueil. Ils ont entamé une procédure d’adoption plénière à mon égard. C’est ainsi que depuis plus de vingt ans, comme le prévoit la loi, je me nomme Manon Guichard, portant le patronyme de Pap.

Mon prénom n’est probablement pas celui d’origine mais il ne me déplaît pas.

J’ignore encore aujourd’hui l’identité de ceux qui m’ont conçue et les raisons pour lesquelles j’ai été délaissée.

Le jour de mes douze ans, Mam a jugé utile de m’informer brièvement de cette situation. Je me suis entendu dire que dans mon malheur, j’avais eu la chance d’être recueillie par des bienfaiteurs à qui je me devais de vouer une reconnaissance éternelle. J’ai bien compris qu’il s’agissait d’un sujet tabou et on ne m’en a plus reparlé.

Quelque part, j’avais appréhendé cette révélation. Je l’avais pressentie. Pour autant, ce fut un choc. Je me suis sentie diminuée, dévalorisée même, surtout par rapport aux enfants de mon entourage. Comme un déchet récupéré dans une poubelle. Il m’avait semblé que je ne m’accommoderais jamais de cette différence.

Dans ce marasme, je me suis inconsciemment isolée. Je n’ai eu ni ami, ni camarade de classe. J’étais introvertie et ne cherchais à lier connaissance avec personne. J’aurais eu juste besoin que l’on me tende une perche. Mes parents adoptifs ne m’y aidaient pas.

Pourtant, d’une manière générale, durant toute la période où j’ai vécu avec eux, je me suis trouvée bien traitée. Je parle sur le plan matériel. J’ai disposé d’un grand lit dans une chambre qui m’était dédiée. Je n’étais pas sous-alimentée. Même si les vêtements que je portais m’étaient fâcheusement imposés, je n’étais pas complètement négligée.

Durant très longtemps, j’ai voué un amour irrationnel à Mam.

Vue de l’extérieur, je ne semblais pas désavantagée par rapport aux autres enfants du quartier et surtout à Antoine, l’enfant biologique à peine plus jeune que moi.

Les époux Guichard savent se tenir. Ils présentent bien. Aucun débordement n’est à noter dans cette lignée d’épiciers installée depuis plusieurs générations avenue de Genève à Annecy dans le département de la Haute-Savoie.

Toujours polis, toujours patients, ils entretiennent l’image de commerçants honnêtes et respectables. Leur travail les occupe tellement qu’ils sont incapables de trouver du temps pour l’exercice d’une activité parentale sérieuse. Surtout Pap.

Lui est complètement absorbé par les commandes de marchandises, la comptabilité de l’entreprise et la gestion de ses deux vendeurs-manutentionnaires. Il part tôt le matin et rentre tard le soir, songeur, préoccupé par ses soucis quotidiens, il n’exprime rien devant les siens.

Elle, principalement affectée à la caisse et à l’entretien des lieux, quitte un peu plus tard que lui le matin leur appartement situé à proximité, rue des Alpins, après s’être libérée de ses tâches ménagères. Elle revient le midi chez elle pour préparer un déjeuner succinct qu’ils avalent dans l’arrière-boutique. Elle termine sa journée à 19 h 30, juste après la fermeture de l’épicerie. La routine. C’est dire son peu de disponibilité pour s’occuper de sa famille.

C’est un peu à l’ancienne qu’ils travaillent. Ils ne délèguent pas, employant peu de personnel, et s’épuisent à la tâche. Ils doivent raisonnablement bien gagner leur vie, mais à quel prix ?

Le dimanche, seul jour de fermeture de l’épicerie, Antoine et moi accompagnons régulièrement nos parents à la messe célébrée dans l’église des Fins, dans le quartier. Puis, après une courte promenade, nous déjeunons immanquablement au restaurant de la Foganha. Ce repas hebdomadaire est la récompense de Pap qu’il s’attribue des efforts qu’il a fournis durant la semaine. Débarrassé de ses contraintes, il parvient enfin ce jour-là à se détendre, à se montrer agréable.

Un rite ennuyeux à la longue. Le retour à l'appartement est toujours ponctué d'une sieste pour Pap et d'une séance télé pour les autres.

Au mois d'août, lors de la fermeture annuelle de l'épicerie, Pap prend l'habitude de réserver en pension complète quinze jours à l'hôtel de la Plage à Valras dans le département de l'Hérault. Nous occupons invariablement tous les quatre la même chambre. C'est dire l'intimité de plus en plus désagréable à mesure que je grandis dans laquelle nous vivons les vacances durant cette période. Malgré l'existence de paravents, je suis trop pudique pour supporter cette atmosphère. Exaspérant. Il me tarde de regagner Annecy pour retrouver mon indépendance.

Une existence loin d'être idyllique. Surtout de par la relation que j'entretiens avec ma mère. Je ne parle pas de Pap. Il est toujours resté transparent à mes yeux. Inexistant.

Mam est une femme autoritaire et renfermée. Elle agit avec moi comme par impulsion. Elle impose brièvement son point de vue et ne supporte pas la contradiction. Elle menace, elle punit. Elle est rancunière. Elle est souvent injuste.

Pourtant, je pardonnais tous ses excès. Je restais indulgente à tous ses défauts. Je sais la vie rude qu'elle a menée durant sa jeunesse. Dernière d'une fratrie de sept enfants dans une famille d'agriculteurs, elle restait constamment délaissée, du fait de son jeune âge, par des parents épuisés par leur lourd labeur et par l'absence physique de ses frères et sœurs, lourdement sollicités par les travaux de la ferme.

Elle conserve de son enfance un souvenir amer.

La suite, c'est durant sa majorité, la rupture avec l'ensemble de sa famille, la fuite vers la ville, la rencontre avec Pap, le mariage et le bébé qu'elle attend désespérément. Le tout dans une atmosphère de travail effrénée à l'épicerie.

C'est dans ce tumulte que j'ai atterri chez le couple Guichard.

Mais comment Mam a-t-elle trouvé l'opportunité d'adopter un enfant dans ces circonstances ? Un besoin compulsif ? Une occasion unique de devenir mère ? Une bonté soudaine ? Comment est-elle parvenue à convaincre son époux de réaliser ce caprice ?

Je n’envisage pas une seconde que Pap soit à l’origine de mon arrivée dans son clan. Ou alors pour assurer la pérennité de son épicerie au sein de la famille ? Ça reste une éventualité.

Durant presque vingt ans, j’ai entretenu une gratitude indéfectible à l’égard de ma mère adoptive. Elle demeurait l’être essentiel de mon existence. C’est elle qui m’a recueillie, qui m’a nourrie, que je trouvais souvent à mes côtés, silencieuse, au milieu d’un océan de solitude. Je l’aimais comme ma mère et plus encore.

Je garde le souvenir, à l’aube de mon adolescence, d’avoir été transportée par le SAMU dans un état relativement grave à l’hôpital, à la suite d’une intoxication alimentaire. J’étais désespérée et pensais ma dernière heure venue. À demi consciente durant le trajet, le visage de Mam s’affichait en permanence dans mon esprit. Et personne d’autre. C’est dire qu’elle comptait.

Elle est en réalité un être étrange qui n’exprime pas grand-chose de ses sentiments ni par la parole, ni par le geste.

Bien que très introvertie également, j’ai tenté malgré tout sans relâche de lui exprimer mon attachement par des paroles teintées de respect et d’amour.

En retour, je n’ai perçu que des sourires gênés, des paroles incohérentes suivies d’attitudes lâches ou maladroites sous la forme de fuites ou de changements de conversation. Ou bien elle m’annonçait froidement et sans formuler d’explication qu’elle n’est pas tactile et qu’elle n’aime pas les baisers. J’attribuais ces comportements à de la pudeur démesurée ou parfois à une forme de maladie mentale.

Ne disposant d’aucun autre allié, je suis parvenue à tolérer, à supporter la conduite exaspérante de ce personnage que j’aimais, malgré tout, plus que tout autre.

Dans mes rêves, la nuit, elle était complètement différente. Le contraire de ce qu’elle est en réalité, en fait. Elle était chaleureuse, maternelle. Pleine d’attention, ses yeux pétillants, elle me couvrait de baisers, me prenait dans ses bras, me répétait qu’elle m’aimait et que sans moi sa vie était sans intérêt. Au réveil, le cauchemar revenait.

Ces pensées nocturnes m’aidaient à ne pas me décourager et à croire encore en cet amour qu’elle ne tarderait plus à me donner. J’en devenais superstitieuse. Je

guettais le moindre signe anodin surgissant dans la journée qui pourrait me laisser espérer des lendemains qui chanteraient.

Sans cesse, je m'interrogeais sur les rapports intimes qu'elle entretenait avec son mari. Peut-être lui-même n'est pas demandeur. Fatigué par ses journées harassantes, se couche-t-il et s'endort-il aussitôt ? Peut-être Mam ne ressent aucune attirance envers quiconque ? Une forme d'asexualité. Mais alors, comment Antoine a-t-il été conçu ? J'en suis venue à me persuader que ça n'a pu arriver que par le biais d'une insémination artificielle. Inenvisageable autrement.

Antoine est logé à la même enseigne que moi. Quelque part, il leur ressemble. En tout cas, il s'accommode mieux que moi de leur comportement. Plus de trois ans nous séparent et cet écart d'âge semble un abîme tant nous portons peu d'intérêt l'un pour l'autre. Nos niveaux scolaires sont médiocres. Mam ne commente pas nos bulletins. Pap ne les consulte jamais.

La déception était grande et elle n'a fait que s'accroître.

Parallèlement, imperceptiblement, j'ai cherché ailleurs ce que je ne trouvais pas à la maison.

Depuis la puberté, j'ai porté un intérêt grandissant aux garçons. Mes relations toujours très superficielles avec eux ne consistaient pas à offrir mon corps au premier venu.

Je parvenais, non sans mal, à imposer un rapport purement platonique à mes partenaires. Je refusais d'enlever mes collants. J'acceptais juste qu'ils retirent mon soutien-gorge. Je renonçais lorsqu'ils exigeaient davantage. Je flirtais, c'était tout.

J'ai éprouvé souvent un attachement ponctuel à leur égard mais la relation charnelle ne m'apparaissait pas nécessaire dans l'immédiat.

J'avais juste besoin de cette tendresse si précieuse qui m'avait tant manqué jusque-là. Un regard câlin, une parole affectueuse, un geste chaleureux.

La manifestation du désir s'exprime d'abord par la caresse.

Le frisson d'une main complice qui effleure la mienne à l'abri des regards. Parfois dans l'intimité d'une salle obscure.

Les doigts qui s’entremêlent.

L’émotion d’une main dans ma main.

J’ai cajolé des quantités de menottes de toutes sortes. De larges poêles à frire, des pinces toutes fines presque squelettiques, des poignes sèches et charnues, des paluches grasses, des pattes toutes douces. Et d’autres encore. J’ai toujours éprouvé le même plaisir à leur contact.

Rien de plus sensuel que cette communion tactile.

Une étreinte, un baiser au grand jour et ce délice d’afficher ostensiblement son bonheur.

En quelques années jusqu’à ma majorité, j’ai pu en partie rattraper le temps perdu.

Une attitude qui m’a aidée à me convaincre de la nécessité absolue de me détacher de Sylvie.

Progressivement, il s’est créé en moi un personnage maléfique à la recherche de prétextes, d’arguments même les plus stupides pour la dégringoler du piédestal sur lequel je l’avais installée.

Je me suis persuadée jour après jour qu’elle avait entretenu l’illusion de devenir la mère dont je rêvais.

Une escroquerie aux sentiments.

Cette femme a un cœur de pierre. Elle ne m’a jamais rien apporté.

Pour la dévaloriser, j’ai imaginé et assemblé les défauts qui évoquent depuis toujours son personnage, égoïste, indigne, cruelle, méprisante, inhumaine, monstre, cruche, demeurée, incapable, faible d’esprit, menteuse, hypocrite, diabolique, méchante, insensible, austère, vénale, et j’en passe. Et je me mettais à rechercher inlassablement, dans mon for intérieur, tous ces qualificatifs destinés à la discréditer.

Je me suis mise en quête d’absolu. Une véritable révolution pour moi. Un changement complet de cap pour m’éloigner de ce désastre.

Et puis est survenue la vraie surprise, le vrai bouleversement. Ma rencontre avec Léa.

Le samedi, en fin de journée, il n’est pas rare que je chausse mes baskets pour aller pratiquer en solitaire un petit footing autour du parc des sports d’Annecy. Cela contribue à mon équilibre physique et mental. En me dépensant, je digère toutes les contrariétés liées à mon existence dans la famille.

En regagnant mon domicile en petites foulées en cette soirée d’août 2002, j’entends subitement un vacarme de ferraille projetée au sol. Je me retourne et aperçois dans le rond-point à proximité une jeune fille gisant au sol près d’un vélo couché à ses côtés. Une voiture de couleur claire s’éloignant des lieux à grande vitesse est manifestement à l’origine de la collision. J’interromps ma course et m’approche de la victime de l’accident, toujours allongée sur le sol. Elle est consciente et se tient la tête, dépourvue de casque.

— Ne bougez surtout pas ! Je vais prévenir les secours.

J’avise un curieux que je vois tenir un téléphone portable et le somme d’appeler le 18. Il s’exécute aussitôt.

Une estafette des pompiers arrive rapidement sur place. La cycliste est allongée délicatement sur une civière puis dirigée vers le centre hospitalier. Des échanges avec les secouristes, je l’ai entendue dire qu’elle se nommait Léa Berliet et qu’elle n’avait personne à prévenir. Je prends l’initiative de récupérer son vieux vélo quelque peu endommagé au niveau de la roue avant. Il ne roule plus. Je soulève tant bien que mal l’engin et le transporte à pied cinq cents mètres plus loin au magasin de cycles Rigobert où je connais un mécanicien, un ancien camarade du collège Raoul-Blanchard.

Par amitié, il me fournit, sans frais, une roue d’occasion.

Aussitôt me voilà sur la route, pédalant à grande vitesse en direction du quartier des Marquisats où se situe l’hôpital de la ville. Au service des urgences, je n’ai aucun mal à retrouver Léa Berliet.

Elle affiche aussitôt sa reconnaissance de m’être occupée de son vélo après